

PROVINCE

Fiction & Cie



Jacques-Pierre Amette

PROVINCE

roman

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 978-2-02-106583-1

©Éditions du Seuil, septembre 1995

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

A mes parents

« On n'entend pas sa voix dans les rues... Il vous a frôlé sur le trottoir ; il vous a peut-être demandé du feu. Vous n'aimez pas son visage, sa façon d'allumer sa cigarette à la vôtre. Peut-être avez-vous peur qu'il ne vous demande autre chose ? »

Jean Cayrol, *On vous parle*

Chaque soir, sur la plage de Biscarosse, l'eau et le vent déposent le sable. De longues et lentes vagues grises viennent de l'horizon. Les bancs de sable mêlés aux courants modifient le tracé des dunes. Les chemins, dans un mouvement perpétuel, se transforment et laissent, ici ou là, des boues, des eaux dormantes, des vieux grillages.

Chaque soir, la nuit vient et souffle sur les landes nuageuses, chaque soir, un jeune couple rentre par une route vide et droite qui traverse Saint-Symphorien et finit en une large boucle autour de Bazas.

C'est ici, par un jour de gros temps, qu'Anna Casseuil a rencontré Jean Peyrelade. Il était sur une jetée, les jambes au-dessus des lentes vagues grises qui venaient éclabousser les pilotis.

Mais il fait sombre ce soir. Le sable se mêle à l'eau qui se mêle à la nuit... Ni Anna ni Jean ne connaissent leur histoire. Pour l'instant, ils suivent pas à pas le modelé des chemins et montent dans les dunes avec difficulté.

Ils redescendent vers une large bande sablonneuse et blanche, marchent sur le tapis craquant des algues et des fientes d'oiseaux. Le souvenir ne sera jamais une réponse pour ces deux-là, mais une attente. Ici, dans cette masse confuse et grinçante de pins balancés par l'air froid, ce sont deux silhouettes comme les autres...

Anna a froid. Jean Peyrelade lui jette son imper sur les épaules.

Ils s'étendent, ils coulent dans le sable et la nuit. Jean parle mais il n'est pas encore habitué à ce nom : Anna Casseuil. Pour l'instant, le jeune pharmacien vit avec une femme muette. Pour l'instant, ils sont seuls sous les pins. La pente de sable les entraîne vers un fond sombre et vivant où palpite une trace d'eau.

Sur la plage, les vagues de l'océan se font plus longues.

Jean enfonce ses sandalettes dans le sable et dit :

– Mon père a perdu la drôle de guerre comme tous les hommes de sa génération.

Il sort de son porte-cartes une minuscule photo d'identité jaune et dentelée.

– Mon père. Il a connu le dramaturge Bertolt Brecht. Mon père... il était décorateur... toiles peintes... pour un petit théâtre de Bordeaux... un bâtiment néoclassique... dans une impasse proche de la Garonne...

Anna Casseuil se penche sur la photo. Quelques oiseaux de mer plangent au-dessus des vagues.

Maintenant, Jean et Anna rentrent vers Bazas. La voiture suit la route droite à travers les landes. A la sortie de Saint-Symphorien, la station-service Azur. Les panneaux grincent au vent.

– C'était avant guerre ?

– C'était avant guerre.

Villages engourdis, habitants sourds-muets, rideaux fantomatiques. Les hameaux disparaissent dans les lampes qui s'éteignent, dans les ombres brisées d'un chêne décharné.

Ce que nous sentons dans le sommeil des autres, dans le sommeil des heures : que l'avenir se perd dans les chemins de sable, dans les années à venir.

Leur mort est là, qui sera à jamais nouvelle.

Jean et Anna dorment leur vie dans cette voiture qui passe. Anna s'endort en écoutant Jean parler de son père ; mais l'aube vient déjà.

L'histoire peut commencer.

Père

Les planches noircissent et fument, craquent, pétillent au milieu des gerbes d'étincelles. De petites flammèches orange et bleutées lèchent les poussières et les brins d'herbe, des torsades de fumée se multiplient. Les bords des planches s'auréolent de noir, des halos goudronneux s'étalent et commencent à grésiller, un sourd ronflement se forme et les nappes de fumée, denses, tourbillonnantes, s'élèvent au milieu des sifflements. C'est ainsi que brûle le cercueil de mon père, les quelques planches qui restaient en terre après une douzaine d'années.

J'étais venu fermer la maison de Tegelstrasse, au nord-ouest de Berlin. Dans un an ou deux, la prochaine bretelle du périphérique nord passerait par là. La lourde et basse maison blanche où mon père avait vécu la fin de sa vie serait simplement poussée, puis ébranlée, puis abattue par quelques bulldozers jaunes au milieu d'un chantier de boue, parmi des hommes casqués de blanc, fourmilière de caterpillars et de camions-bennes dans un champ terreux.

Quand j'ai fermé la porte, le rideau de dentelle s'est décroché. Je suis simplement resté un moment près de la voiture à regarder quelques morceaux noircis sur les bottes de caoutchouc.

Je suis revenu vers le centre-ville. Une fois de plus les nuages bas, les rafales de vent, les rayons verticaux du soleil qui scintillaient un instant sur les toits, des passages d'avions militaires.

Sur le pare-brise dansaient des flammes gigantesques.

La BMW doublait vite sur la voie de gauche, dépassant autocars et ambulances dans un souffle.

Quand le ciel tourne à l'orage, la ville de Bazas : noire et blanche. Des couches de nuages s'étendent sur les toits. Les arcades et les façades sombrent dans une demi-obscurité. La cathédrale Saint-Jean devient une goélette de goudron, un récif que traversent les vents du nord. La grande assaillie lutte dans ses calcaires. Enluminure d'encre de Chine : on sent tressaillir saint Jean-Baptiste et sa tête décapitée. Le festin d'Hérode reprend feu et vie. Éclatent les acclamations des agonisants, d'admirables fleurs traversent les vitraux subitement ensoleillés de l'intérieur. Le Christ et ses douze Vertus escaladent le portail. La Résurrection des morts commence à bouger dans les bourrasques de pluie. On entend les réfractaires qui cognent sur les cercueils tandis que d'autres, déjà, s'enfuient à toutes jambes vers la lumière de la campagne. Des mères pleurent en retrouvant leurs fils. Des bouches gangrenées reprennent couleur ; viandes saignantes et gibiers, palombes et faisans pour les plus faibles. Ils gisent encore dans la cendre de leurs souvenirs. Naissances et morts s'engendrent dans l'arbre de pierre du tympan. S'éteignent les guerres. Un vieillard pendu redevient jeune homme. Il tient un vieux crucifix de bois, celui-là justement devant lequel son confesseur lui demandait de s'agenouiller des heures entières. Le confesseur lui-même est devenu pénitent. Ainsi frémissent noblesse et finance, magistrature et philosophie ; railleries des petits enfants, jeunes femmes qui se lèvent, puissantes, pour s'étonner de leur toison si rutilante. Éternel sourire humain devant la béance du sexe, liquidation de toutes les hypocrisies devant la bête poilue.

Tout est noir et blanc. Ruisseaux noirs et routes blanches, des-

sins encrés des peupliers, apôtres éberlués devant tant de beauté calme : ce désert de la campagne sous la pluie. Une lumière jaune et basse. Des voûtes feuillues secouées ; une barrière claqué. Ils découvrent, saints et malades, prophètes et adorateurs, anges et pieds-bots, les grandes flaques d'eau sur les digues rouillées des haies. Des visages roses de froid se penchent sur les gardons des fossés ; les réprouvés ôtent délicatement leurs chaînes. Les voix lointaines des vivants dans la ville, la douceur de l'air, les nuages à peine mobiles, le pépiement du sansonnet sous son platane, le Café des Sports et son store rouge qui bat dans la brise, un arbre incliné qui n'a pas de nom : tout les caresse, les séduit, les imprègne.

Je me souviens, dit l'un, je n'avais pas de famille, alors je me suis acheté une maison. Et tous de se taire quand passe le temps, l'eau claire. Celui qui avait un joli débit de tabac rue Bragout, le jardinier, se souvient de l'ovale noir crémeux du café le matin. Les nuages passaient dedans le jour de sa mort, et l'échevin de Saint-Médard-en-Jalles, foudroyé sur une terrasse, qui revoit la matinée splendide, quand ses enfants partirent pour le Nouveau Monde ; et Cheminade, celui qui est au Centre de santé mentale avec son père, et qui s'était perdu dans un chemin de sable, sous les pins. La première fois qu'il avait vu la mer, des meubles flottaient sur l'eau, un morceau de portail, un vieux toit ouvrant, une verrière rouillée, tout ceci, tout cela, se balançant au rythme de la marée.

Il y a ceux qui ne se souviennent pas de la génération précédente et qui demandent si Napoléon III vient après Louis-Philippe, si Dreyfus, enfin, est innocent ou coupable. Bavardages, murmures, exclamations, confessions, révélations emplissent le déambulateur de la cathédrale. On s'interpelle dans les galeries, sous les arcades. Embrasse-moi ! Mon petit ! Baise-moi ! Odeurs de viandes grillées et pénétrées. Haines étincelantes qui s'éteignent, corps qui roulent et se défont puis craquent de nouveau, les os mélangés aux os dans une large rumination de vents violents.

Feuillages. Les ossements, vers le chœur, sont ramassés comme des morceaux de bois. On se remodèle, on sourit, on cherche son lit ou sa valise. Les uns ont la fierté toute bête d'être ressuscités exactement à l'endroit où on les a déposés, d'autres ne cessent de

regarder les arbres. L'un vide sa chaussure pleine de sable, un autre, assis, reprend son monologue sur la mélancolie. Jubilations secrètes devant les jupes. Des hommes, encore tout gris, tout enchevêtrés de ronces, viennent toucher le ventre de l'infirmière qui les a soignés. Jubilations. Cela chantonne l'adultère, les baisers. Chuintements et brasillements des membres le long des galeries. L'un montre une blessure, l'autre raconte un enfantillage.

C'est ainsi jusqu'au soir. L'orage approche. Du fond de ma pharmacie, je vois tout. Tressaillement du ciel : la cathédrale resplendit. La mobilité du néant frôle à grandes ombres le fond voûté de la pharmacie Jean Peyrelade. Sournoise, la rumeur sourde du Temps, le sillon sonore et l'éblouissement du jour s'éteignent d'un coup. C'est l'heure de fermer boutique et d'aller boire un pastis au Café des Sports. Jean prend son parapluie. Les flots de l'océan hurlent vers Biscarosse.

Je suis né, Jean Peyrelade, dans une vieille armoire à glace. Reflet de reflet. Horreur d'un petit chauve aux yeux étonnés. Les deux mains calmes de la sage-femme (elle portait des gants roses, genre à laver la vaisselle) tandis que mon père lui tendait une brassière rayée sortie de sa Cellophane. Ma mère était grippée. Toux de maman, crachats. Les doubles rideaux donnent sur la cour et ses tilleuls. La vieille armoire à glace reflète l'affreux gnome de chair sanguinolent, barbouillé, hilare, déjà en colère, déjà vomissant, déjà congestionné, déjà tiède et bourdonnant.

Un matin de septembre, je sortis de la voiture, porté dans le linge fin. Un matin de virginité. Un matin grésillant. Un matin de chansons. Car ma mère chantait dans la voiture, puis mon père, puis mon frère Léo. Je n'entendrai jamais chansons chantées de plus belle manière. Je buvais des biberons d'eau minérale et tout le monde chantait. Quand la voiture s'arrêta près d'une vieille grille, ce fut comme si je découvrais enfin la Terre promise.

L'air délicieusement tiède. Le ciel, mon ami, et ses hauteurs que je qualifierai de diaphanes. La route et les platanes. Les falaises de lumière tombant sur une campagne houleuse, marée montante des pâturages. Le silence des cloches. La vallée et ses routes ombragées, les toits des fermes, les hangars. Si mon frère Léo avait été en âge d'écrire en vers libres, s'il avait été en âge de manifester des dons élégiaques, il aurait détaillé arbustes et buissons, insectes et bétailières, orangers et mûriers, tas de pierres au bord des routes, grandes taches de soleil, tapisserie de branchages. Il était trop petit et un peu sourd. Il n'a jamais, Léo, écouté nos chansons.

Mon père ôta sa veste et la plia avec précaution pour la disposer sur les aiguilles de pin. Ma mère me fit boire de l'eau minérale. La beauté de la campagne était une fièvre. Je me rendormis. La route et ses platanes bougeaient mollement. De ma vie, je n'ai entendu chanson si douce de lumières et d'arbres.

A cette époque, mes parents ne cessaient de déménager. Trafiquants de meubles, brocanteurs, débarrasseurs de greniers, puis décorateurs dans les théâtres de la région. Ils étaient confits dans la poussière, les meubles, les toiles peintes. Je vivais au milieu des vaisseaux, commodes, tables de chevet, huches à pain, claies, buffets de campagne, tables de monastère, vieux vitraux, coffrets à couteaux, boîtes à nuages, crayons de menuisier, coiffeuses Louis-Philippe, ateliers d'artiste, flocons de neige en cristal, plantes desséchées, pots à confitures, peaux de serpent, literies d'enfant, cadres anciens. C'était entreposé dans la demi-obscurité de ma chambre, en équilibre instable au-dessus de mon berceau.

La naissance de mon frère Léo, en 1940, fut incomparablement plus poétique. Ma mère habitait alors à Pujols-sur-Ciron une grande maison dans les vignes enlacée de multiples plantes grimpantes. Une pelouse en pente douce, quelques hêtres et un chêne centenaire, noueux à souhait, dominaient des vignes à perte de vue. C'était un après-midi d'un printemps précoce. Je me souviens de tout. Un patio avec des colonnes blanches, le bruit de la vigne qui palpète au vent. Un haut ciel, la descente vers le village et la lisière d'un bois avec les branchages verdissants, à peine colorés; un simple vagabondage de vert frémit et vacille sous la brise du nord. Ce qui se passa dans la maison, ceux qui marchaient, médecins et voisins, ceux qui sortirent et ceux qui chuchotèrent, je n'en sus presque rien. Désarmé, je marchais vaguement entre pylônes et taillis. Je considérais d'un œil morne, comme un enfant éloigné de la fête, les fumées et les buissons, les clôtures harnachées de poils de vache, de fibres laineuses des moutons sales de la ferme de Léognan. La lisière du bois m'attirait. J'y trouvais de vieilles bouteilles de shampoing, des serpillières mangées de Javel, une baignoire emplie d'eau de pluie jaunâtre, des coquilles de moule, des essaims de mouches en formation, des cornes de vache, des ballots de vête-

